

A la frontière franco-italienne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 50

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192642>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Que cela ne se renouvelle pas, dit-elle d'un ton irrité.

Antoine rougit de nouveau jusqu'aux oreilles, mais l'instant d'après il saute en l'air tout effaré.

— Que veut-il encore ? glapit la vieille demoiselle.

— Vous devriez avoir honte, dans l'état où vous êtes, de monter auprès de gens convenables, remarque le vieux monsieur, avec des regards menaçants. Que l'on tolère de pareilles choses, c'est révoltant ! murmure-t-il dans son coin.

A ce moment, Antoine ressent une violente piqûre ; il rassemble tout son courage et plonge bravement la main dans sa poche. O Dieu ! il ne s'est pas trompé ; la boîte s'est brisée lors de sa chute en entrant dans le coupé ; le couvercle est écrasé ; plus trace de la reine ni de ses suivantes.

Et maintenant cela pique en deux endroits.

Antoine pousse un cri sauvage et saute de nouveau en l'air.

— Dieu du ciel ! il devient fou ! crie la bouchère.

— Contrôleur ! Contrôleur ! laissez-nous sortir... Un fou ! crient tous les voyageurs ensemble.

Antoine Bumke crie de nouveau.

— Au nom du ciel ! il tombe en délire furieux, dit la vieille demoiselle.

— Silence, silence, impose le vieux monsieur ; puis se tournant vers Antoine :

— Qu'avez-vous ? dites-le-nous !

— Je ne peux plus y tenir, crie Antoine ; elles sont sorties... toutes... elles piquent... je suis déjà piqué... quittez tous le coupé... il faut que je sois seul... sans cela vous serez aussi piqués.

— Il est fou, c'est un fou échappé. — Contrôleur ! crient tous les voyageurs hors d'eux-mêmes.

Le contrôleur apparaît alors à la fenêtre.

— A l'instant, mesdames et messieurs, à l'instant, le train va s'arrêter... Quoi ? Evadé ?... On va l'examiner tout de suite.

Coup de sifflet strident. — Station N.

Pleins d'effroi, tous se précipitent hors du wagon. Averti par le contrôleur, le chef de gare s'avance lentement et lorsque les voyageurs sont descendus du coupé, il enferme soigneusement la porte, se poste devant la fenêtre ouverte et commence son interrogatoire.

— Ainsi, c'est une évasion, vous en convenez ?

— Sans doute, sans doute, affirme Antoine, agité, toutes se sont évadées.

— Toutes ?... Combien y en avait-il donc ?

— Cinq, dit Antoine en geignant, quatre ouvrières... ah ! pour celles-là la perte n'est pas grande, mais la reine aussi est partie.

— Quoi ?... une reine ?... Comment était-elle donc ? demande l'employé d'un ton railleur.

— Oh !... elle avait des yeux d'or... et la partie postérieure du corps couverte d'anneaux noirs et jaunes.

— Belle reine ! dit en riant le représentant de la station. Et les autres comment étaient-elles ?

— Dieu !... comme sont toutes les ouvrières... une abeille ressemble à une autre.

— Maintenant, rassemblez vos idées, jeune homme, lui dit sévèrement le chef de gare. Restez dans le sujet et n'ayez pas de nouveau les abeilles dans la tête.

— Je ne les ai pas dans la tête, dit Antoine en geignant, mais dans...

— Et où donc ? répond gaiement l'employé.

— Dans le... pantalon. Ce dernier mot, Antoine le glissa à l'oreille de son interlocuteur.

— J'avais un trou dans ma poche... elles se seront fauflées par là.

— Qui est-ce qui s'est fauflé ? demanda le chef de gare ahuri.

— Mais... la reine... et les quatre ouvrières.

— Hahaha ! une reine et quatre ouvrières dans le... hahaha ! dit en riant le chef de gare. Allons ! de la tranquillité... qu'avez-vous à crier encore ?

— Aïe ! crie Antoine, je ne puis plus y tenir !

La cloche sonne. Toujours riant, l'employé se dirige vers le bureau du télégraphe pour donner des ordres à la prochaine station concernant « le fou. »

Le train est en marche. Antoine est seul. Il ne peut plus supporter ces piqûres. Prenant rapidement sa détermination, il ôte son pantalon et s'approche de la fenêtre. Trois abeilles s'envolent gaiement dans les airs, deux se cramponnent encore fortement. Cependant, il faut qu'elles partent et Antoine secoue le pantalon par la fenêtre.

— Bon voyage, perfide et méchante reine, dit-il douloureusement ; au même instant — houhouhouhou — passe sur l'autre voie le train express. Il semble au malheureux, plus mort que vif, qu'on lui arrache la tête... mais ce n'est que le pantalon que l'express emporte triomphalement... et pour toujours.

Antoine Bumke reste pétrifié... il se fait nuit dans son âme. Il reste des minutes sans pensée et sans... La muse elle-même, horripilée, se voile la face.

De nouveau un sifflement éclatant à faire frissonner jusque dans les moëlle.

Pour Antoine, il sonne comme un glas funèbre. Le train s'arrête fièrement devant un quai rempli de monde.

Elles sont là, sa fiancée, sa future belle-mère, avec beaucoup d'autres connaissances ; honteux, il se cache, car la porte vient de s'ouvrir.

Apparaît le contrôleur ; il fait un signe et le chef s'approche avec deux gendarmes ; — ils s'emparent de lui.

— Hahaha ! .. il a fait toilette maintenant, dit en riant le contrôleur.

— Non, pour celui-là il n'y a pas de doute à avoir, s'écrie le chef de gare.

— Silence ! silence ! crie le gendarme, apportez un manteau.

— Le second gendarme ôte son manteau et le jette sur Antoine — une lutte s'engage et le malheureux réussit à sauter hors du coupé. Le gendarme le saisit, il se dégage et le manteau reste dans les mains des agents.

Un cri part de deux bouches. Rougissante et honteuse, la fiancée détourne la tête ; la future belle-mère est changée en statue de sel.

Sous leurs yeux, Antoine est de nouveau saisi par ses persécuteurs et enfermé avec eux dans une charitable voiture fermée.

Au poste, la chose doit avoir été plus tard tirée au clair.

Cependant, Antoine Bumke ne voulut plus jamais essayer de faire des croisements ni visiter les expositions d'apiculture ; il ne revit également jamais sa fiancée, car dans son indignation, elle lui écrivit « qu'elle n'avait pas envie d'épouser un Sans-culotte. »

Ah oui ! celui-là a eu du guignon ! !

(Revue internationale d'Apiculture.)

A la frontière franco-italienne.

Un écrivain français fort goûté, M. Paul Ginisty, se trouvait dernièrement à Menton, où il a glané les détails d'un charmant épisode de la vie militaire sur la frontière franco-italienne, où, fréquemment, chasseurs alpins français et bersaglieri se rencontrent de très près. Ce fait provient de ce qu'il y a des endroits où la frontière est délimitée si vaguement que les démarcations de chaque territoire sont assez difficiles à reconnaître.

Malgré les rapports assez tendus entre la France et l'Italie, ces rencontres sont courtoises et donnent aux soldats des deux pays l'occasion de s'apprécier par une estime réciproque. On n'en évite pas moins, autant que possible, de part et d'autre, tout ce qui pourrait donner lieu à des incidents diplomatiques.

Ecoutez ce que raconte à ce sujet le spirituel chroniqueur du XIX^e Siècle :

Un commandant de nos bataillons faisait manœuvrer ses hommes en une gorge quelque peu farouche, qui lui paraissait un terrain fort propre à éprouver leurs qualités de résistance. Les soldats ne demandaient qu'à aller de l'avant et franchissaient gaiement le hérissément des rocs.

L'adjudant qui était à l'avant-garde fait arrêter tout à coup ses chasseurs et court vers le commandant.

— Mon commandant, lui dit-il, je crois que nous sommes en Italie.

En effet, à quelques mètres seulement, il venait d'apercevoir des bersaglieri, qui, de leur côté, s'étaient arrêtés net, également.

On consulte les cartes et on constate qu'on n'a pas été trop loin encore, mais qu'il était juste temps de faire halte. Les Italiens se rendaient également compte, pendant ces quelques minutes, qu'ils étaient arrivés à l'extrême limite de leur territoire. Ils avaient à leur tête un capitaine qui s'était hâté de maintenir ses hommes.

On était si près les uns des autres (on n'était séparé que par un insignifiant ruisseau qui constituait la frontière), qu'il était malaisé de ne pas se saluer. Le capitaine italien et le commandant français s'avancèrent simultanément et se découvrirent. Ils échangèrent quelques paroles courtoises. C'étaient tous deux gens de très bonne compagnie, et cette courtoisie s'imprégna bientôt de quelque cordialité.

L'heure était venue où, des deux côtés, les soldats allaient prendre leur repas avec les vivres du sac. Les nôtres allumaient diligemment le feu, et déjà chauffaient les marmites de campagne.

— Voudriez-vous, messieurs, dit le commandant français aux officiers italiens, me faire l'honneur d'accepter de déjeuner en France ?

Les Italiens firent assaut de politesse et réclamèrent pour eux le plaisir de recevoir le commandant, mais celui-ci insista :

— Permettez, fit-il en souriant, avec une instance gracieuse, je suis le plus élevé en grade. Souffrez donc que je vous « commande » d'accepter mon invitation...

Le capitaine et les autres officiers italiens traversèrent donc le ruisseau, et le commandant, qui se trouvait avoir quelques provisions, improvisa tant bien que mal pour ses hôtes de hasard un menu qui, le grand air aidant, fut trouvé excellent.

La conversation devint bientôt très amicale, et, à défaut de champagne, ce fut avec du vin de l'ordinaire qu'on se porta des toasts mutuels. On déplora, sans se mêler de faire de la politique, les malentendus qui séparent les deux nations, mais surtout, comme on était seulement entre militaires et entre spécialistes des troupes de montagne, on se plut à de bienveillantes appréciations de la valeur respective des soldats que l'on commandait.

— Ma foi, messieurs, dit le commandant avec une extrême bonne grâce, tandis que j'ai la bonne fortune de vous avoir à ma table, les braves gens que nous avons sous nos ordres sont contraints, par la discipline, à se regarder de chaque côté du ruisseau sans se parler... Ne pensez-vous pas que nous pourrions leur permettre de se serrer la main ?

Le capitaine italien parut soudain un peu embarrassé. Il chercha à éluder l'offre, mais elle avait été faite d'une façon si cordiale, qu'il lui était impossible de ne pas dire pourquoi il était obligé de la décliner.

— Craindriez-vous d'être désapprouvé ? fit le commandant. En ce cas, malgré mes bonnes intentions, mettons que je n'ai rien dit...

— Ce n'est pas cela, répondit, en rougissant presque, le capitaine italien, mais mes

soldats verraient comment sont nourris les vôtres, s'ils se mêlaient à eux, et, dame ! leur saucisson aux pois, à l'allemande, risquerait de leur paraître sommaire, à côté de la viande, du vin et du café que consomment régulièrement vos troupiers... Excusez-moi donc ! Nous sommes bien obligés de leur faire croire que vos hommes n'ont pas une alimentation meilleure que les nôtres... Et voilà seulement, en toute franchise, pourquoi j'ai le regret de ne pouvoir, par prudence, accepter pour eux une invitation à laquelle je serais heureux de répondre...

On sono reinvoyi.

L'est on rudo affèrè, quand l'est qu'on a bin sono, dè ne pas poai allà drumi, et d'être d'obedzi dè dzourè quie sein pi poai ronellià su 'na chaula. Et l'est onco bin dè pe pi, quand on a pu s'einfatà dein lè linsus, qu'on coumeincè à cheintrè lo tsaud dèzo lo lèvet et qu'on est bin ào dâo su la tiutra, se cauquon vint tapà à la porta po vo fèrè châtôta frou.

Quatro z'estaffiers, dâi vive-la-joie, qu'aviont golliaasi tot lo dzo, sè troviont dévai lo né à la pinta dâo « Pesson rodzo », iò restiront tant qu'après l'hâora dè la police. Ma fâi, à foce fifâ, sè troviont « digue-dedein », coumeint dit l'onellio Henri, et lo carbatier n'étaï pas dein lo cas dè lè fèrè einallâ. Pédziront tant, qu'à la fin lè quatro gaillâ ronelliâvont su la trabilia, et on eut bio lè sé-câorè po lè reveilli, énutilo ! Lo pourro carbatier, que n'avâi dza rein droumâi la né devant, tchesâi dè sono, et coumeint ne gagnivè perein avoué leu, sè peinsâ : Ne lè pu portant pas gardâ tota la né ice ; mè tsapèrâi d'allâ queri onna voiture po lè reinmenâ, kâ ne sont pas fatus dè sè ramassâ solets ! L'ont bon moian et sont bons po pâi la calèche. L'est cein quie fe. Quand lo cocher fut quie, l'eimpougnont lè quatro lulus lè z'ons après lè z'autro et lè partont dein la cariole ; et coumeint lo cocher ne lè cognessâ pas, lo carbatier lâi fâ : « Cé dè devant, à gautse, démâorè à têt l'endrâi ; vo n'âi qu'à lo dècheindrè devant la porta et teri la senaille, sè dzeins lo vindront queri. Cé dè drâte, qu'est à coté, restè on pou pe lèvé, ào mimerò dozè ; » et lo carbatier lâi esplikâ la mémo tsouza po lè dou dè derrâi.

— Bon ! se fe lo voiturier, que châtè su son banc, preind sè guidès, baillè 'na petita dzibliaie ào tsévau et tracé.

Lo carbatier, tot conteint d'être débarrassi, sè dépatès d'allâ sè fourrà su la paillessè, kâ n'ein poivè mé ; mà ào momeint iò sè cheintâ tant bin dein son lhè et iò coumeincivè à soccliâ on pou pe épais, rraaaô ! rraaaô, rraaaô ! vouai quie qu'on rolhiè à la porta ein faseint on détertint dè la metsance. Lo carbatier, tot époâiri, châtè frou, àovrè la fenétra ein pantet et fâ : « Que y'a-te ? »

— Y'a, se lâi repond lo cocher, kâ

l'étaï revegnâi avoué la voiture, y'a que lè quatro gaillâ ont rebedoulâ lè z'ons su lè z'autro dein la calèche, et lâi sont tant einmèclliâ que ne su pas fotu dè savâi iò lè faut détserdzi ; vo faut veni mè montrâ onco on iadzo iò tsacon va.

Lo pourro carbatier, bon grâ, mau grâ, a du reinvoyi son sono et l'a éta d'obedzi dè sè raffubliâ sè z'haillons po rotornâ avau rebailli l'adresse à clliâo quatro tsancro dè soulons.

Deux quatrains. — Dans un de ses derniers voyages d'hiver au pays du soleil, Monselet, enthousiasmé, improvisait le quatrain suivant sur un album, dans une aristocratique et hospitalière villa de Cannes :

Ecrit le trois janvier,
En mangeant une orange
A l'ombre d'un palmier...
Etrange ! Etrange ! Etrange !...

Deux jours après, la même villa recevait la visite d'un autre Parisien, homme d'esprit également.

— Mettez-vous quelque chose sur mon album, mon cher A... S... ? lui demanda la maîtresse de la maison.

— Volontiers, chère madame.

On lui présente l'album, ouvert à la page où Monselet, de sa mignonne écriture, avait tracé le quatrain plus haut cité. — Tiens ! tiens !... dit A... S... si je lui donnais une suite à ce quatrain ?

Et il griffonna ceci :

Ecrit le cinq janvier,
A l'ombre d'une orange,
En mangeant un palmier !
... De plus en plus étrange !

Pour Noël.

Nous venons de parcourir rapidement un bien joli volume qui sort de presse : la deuxième édition des *Poésies et chansons d'enfants*, par Eug. Rambert, mises en musique par H. Plumhof, et illustrées par E. Vulliemin. Rien en ce genre de plus attrayant, de plus gracieux, soit comme poésie, soit comme musique.

En pourrait-il être autrement ? Eug. Rambert, H. Plumhof, E. Vulliemin !... Quand l'éditeur d'un ouvrage a de tels collaborateurs, les comptes-rendus et les réclames sont inutiles ; le succès est assuré d'avance.

Et quel plus charmant cadeau serait-il possible de faire pour le Noël des enfants ?... En ouvrant le volume, l'œil est enchanté : impression superbe ; en tête de chaque morceau, dessin d'un goût et d'une douceur de tons vraiment exquis. Le livre est divisé en quatre parties : *Les quatre saisons*. Ouvrez-le n'importe où, vous serez arrêté par des vers délicieux, d'une coquetterie de forme, d'une fraîcheur d'idées ravissantes.

Tenez, je tombe sur les chansons d'Hiver.